

bœufs, pour conclure à la nécessité de défendre les frontières contre les Barbares, mais aussi de les attaquer sur leur propre territoire, et de procéder à une réforme juridique. Ph. Fleury nous a habitués à des analyses et commentaires extrêmement complets, rigoureux, tant au plan philologique qu'historique. Le *De rebus bellicis* est de la même veine, accompagné d'une réflexion intéressante sur la notion d'innovation technique, un concept qui a été régulièrement mis en exergue depuis une trentaine d'années à propos de la technologie antique, et que l'auteur mesure ici au cas par cas. Il y a bien, tant au niveau de la gestion de l'armée que de l'armement, des innovations, ou en tout cas des idées, des engins ou des perfectionnements qu'on trouve ici mentionnés pour la première fois. Mais, comme ajoute l'éditeur, « l'innovation est peut-être aussi dans l'état d'esprit du texte, dans l'attitude à adopter face aux Barbares », un retour à une stratégie offensive. Les illustrations sont rares dans la Collection des Belles Lettres. Issues de la tradition manuscrite ou de dessins et maquettes de l'auteur, elles sont infiniment précieuses pour le lecteur. Seule la reconstitution du char à faux à un cheval ne m'a pas convaincu. C'est un détail.

Georges RAEPSAET

Charles E. MURGIA (†) & Robert A. KASTER, *Serviani in Vergili Aeneidos libros IX-XII commentarii*. Edited by C.E.M. (†). Completed and prepared for publication by R.A.K. Oxford, University Press, 2018. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, LXXII-558 p. (SOCIETY FOR CLASSICAL STUDIES). Prix : 107,50 £. ISBN 978-0-19-084956-6.

À la suite d'un séminaire consacré à Virgile que dirigeait, vers 1915, le professeur d'Harvard E.K. Rand, sept chercheurs américains (E.K. Rand lui-même, J.J.H. Savage, H.T. Smith, G.B. Waldrop, J.P. Elder, B.M. Peebles et A.F. Stocker) décidèrent d'entreprendre une nouvelle édition de Servius, placée sous le patronage de l'*American Philological Association* (voir E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius*, *CRAI* 82 [1938], p. 311-324). Le projet démarra en 1930. Le travail préliminaire fut terminé avant la guerre. Toutefois, sur les cinq volumes initialement prévus, seuls deux virent le jour : en 1946 le volume II (*in Aen.* I-II), dirigé par E.K. Rand, et en 1965, le volume III (*in Aen.* III, IV et V), par les soins d'A.F. Stocker et A.H. Travis, qui avaient pris le relais après la mort de leur maître en 1945. Le volume I, qui devait fournir les commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, ne parut jamais, pas plus que les volumes IV et V, destinés à contenir le reste des commentaires à l'*Énéide*. L'*editio Harvardiana* s'arrêta donc en 1965. En 1975, Charles E. Murgia, qui avait la charge du volume V (*in Aen.* IX-XII), publia des *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts* (voir le c.r. de L. Holtz, *REL* 54 [1976], p. 377-378), mais le projet ne reprit pas vigueur. En 2004 eut lieu, à San Francisco, une table ronde (*Whither the ARA/Harvard Servius?*), qui regroupait C. Damon, C.E. Murgia, J. Zetzel, R. Thomas et R.A. Kaster, visant à raviver l'*editio Harvardiana*. À sa mort, en 2013, C.E. Murgia laissa un travail très avancé sur les chants IX-XII de l'*Énéide* exploitable pour la publication. Robert A. Kaster se chargea de le compléter et de l'éditer. L'édition d'Harvard de Servius est étroitement liée à la « Serviusfrage ». Les chercheurs ne s'accordent ni sur l'origine du texte de Servius, ni sur l'identité de son auteur. Le texte de Servius nous est parvenu sous deux

formes : un texte court, que les manuscrits attribuent à Servius, *grammaticus* à Rome au tournant du IV^e s., et un texte long, sans nom d'auteur, publié pour la première fois en 1600 par le juriste et philologue français Pierre Daniel, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire. Les spécialistes nomment ce dernier *Servius Danielis*, *Servius auctus*, *Servius plenior*, voire *Ur-Servius*, dans la mesure où ce texte long est considéré par certains philologues comme le premier, dont le texte court serait l'abrégé. Les liens entre les deux textes sont complexes, voire inextricables. L'hypothèse la plus probable serait que l'un des premiers commentaires importants du texte virgilien, celui de Donat, texte perdu, serait la source, directe ou indirecte, du texte court et/ou du texte long de Servius. Cette situation complexe rend l'édition du corpus servien difficile. L'édition de Georg Thilo et Hermann Hagen (Leipzig, 1878-1887), qui a fait date, propose une distinction claire entre le texte de Servius (édité en caractères droits) et celui du *Servius Danielis* (imprimé en italiques). Thilo pensait que les ajouts du *Servius Danielis* étaient des interpolations postérieures, compilées en Grande-Bretagne au VII^e s., à partir de sources antiques identiques à celles utilisées par Servius lui-même. Le texte commun aux deux commentaires est assimilé à celui de Servius, comme si le texte long contenait le texte court. La présentation de Thilo-Hagen a le défaut de ne pas permettre de repérer les divergences, certes minimales, qui apparaissent dans les manuscrits. Ce sont précisément ces divergences que l'*editio Harvardiana* a voulu mettre en évidence par une présentation typographique tout à fait particulière. Si le commentaire est propre au seul *Servius auctus*, il est présenté sur les $\frac{3}{4}$ gauche de la page. Le commentaire dont seul Servius est l'auteur est imprimé, quant à lui, sur le $\frac{3}{4}$ droit de la page. Lorsqu'il y a accord parfait entre les deux versions, le texte apparaît sur des lignes occupant toute la page. Lorsque les commentaires sont communs, mais divergents, la page est divisée en deux colonnes : la colonne de gauche est réservée au *Servius auctus*, tandis que le texte de Servius occupe celle de droite. Ce choix éditorial est certes judicieux, mais comporte des inconvénients, surtout au niveau de l'apparat critique, divisé en deux parties distinctes et donc plus difficile à consulter, sans parler du dédoublement du texte qui rend la lecture moins aisée. Plusieurs critiques ont été émises à propos de l'édition Harvard, en particulier par Eduard Fraenkel (*JRS* 38 [1948], p. 131-143 et 39 [1949], p. 145-154), même si la critique a en général été positive (N. Marinone, *RFC* 27 [1949], p. 141-152). Les remarques des recenseurs ont été prises en compte pour améliorer le volume V. Deux parties du projet n'étaient que partiellement rédigées à la mort de C.E. Murgia : l'*apparatus fontium et testium*, qui devait prendre place entre le texte et l'apparat critique, et la préface, laquelle aborde plusieurs points techniques importants : la relation avec les volumes II et III, une explication de la manière dont les deux versions du commentaire sont présentées et les différences par rapport aux volumes précédents, la manière dont sont traitées les questions orthographiques, y compris l'assimilation (ou non) des préfixes, la constitution de l'*apparatus superior*, dont le but est différent par rapport aux volumes précédents, la constitution de l'*apparatus inferior*, qui sert dans cette édition comme véritable appareil critique. R.A. Kaster a donc complété ce travail et s'est occupé de plusieurs éléments périphériques : l'appendice B (la famille α de Ramires), une liste des abréviations des ressources scientifiques, une table des auteurs, les références bibliographiques, une mise à jour de nombreuses éditions citées dans le texte, une liste des éditions antérieures de Servius, la table des sigles,

l'*index locorum* et l'*index nominum*. Pour l'aperçu de la tradition textuelle et la description des principaux manuscrits, R.A. Kaster s'est servi en particulier de l'article que C.E. Murgia avait écrit pour la *Virgil Encyclopedia*. On ne peut qu'espérer que cette édition de haute valeur scientifique, qui devrait être définitive, connaîtra rapidement un heureux aboutissement par la publication du dernier volume, c'est-à-dire le tome III (*in Aen.* VI-VIII), dont la charge est revenue à une équipe de trois philologues, E. Christian Kopff, Dirk Obbink et James Brusuelas, après la mort de P.K. Marshall en 2001. Le projet concernant le volume I, qui devait comprendre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, a été, quant à lui, abandonné après la mort de G.P. Goold en 2001.

Bruno ROCHETTE

Angelo GIAVATTO & Frédéric LE BLAY (Ed.), *Autour de la Consolation de Philosophie de Boèce*. Neuilly, Atlande, 2015. 1 vol. broché, 12 x 18 cm., 190 p. (FORUM). Prix : 14,85 €. ISBN 978-2-35030-316-1.

Ce volume, qui fait suite à une journée d'études organisée à Nantes le 23 avril 2012 autour de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, regroupe les contributions des cinq intervenants. La première communication, celle de Frédéric Le Blay (« La *Consolatio Philosophiae* comme témoignage et testament »), insiste sur la dimension intertextuelle de l'œuvre de Boèce. Le texte apparaît en effet comme le témoin d'un long héritage dans lequel il s'inscrit autant sur le plan formel que philosophique ; l'exposé parcourt les caractéristiques génériques propres à la littérature antique décelables dans la *Consolatio* et faisant de cette œuvre non seulement le testament d'un condamné, mais le témoignage de toute une tradition alors sur le point de disparaître, ou de prendre d'autres formes. Dominique Doucet (« La roue et le cercle ») aborde ensuite la question de la structure de l'œuvre : sans remettre en cause une répartition fondamentale en cinq livres, il tente d'articuler les trois remarques faites par Philosophie à la fin du livre 1, à partir desquelles Pierre Courcelle (1967) dégageait déjà un plan en quatre parties, en attirant toutefois l'attention sur trois métaphores récurrentes de l'œuvre, celles du médecin et des couples vie-patrie et roue-cercle, qui permettent de nuancer cette partition en mettant en évidence l'unicité de la *Consolatio*. Trois hymnes (3, 9 ; 3, 12 ; 5, 4) sont ensuite examinés et mis en rapport avec les étapes importantes du parcours de Boèce, renforçant le caractère triadique annoncé par les trois métaphores précédentes. Béatrice Bakhouché (« Figures de Philosophie dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce ») s'intéresse à la *figura* de Philosophie, son rôle dans l'œuvre et son rapport avec le personnage de Boèce. Son apparence et les objets qui la caractérisent (robe, livres, sceptre) sont analysés dans leur dimension symbolique ; l'influence des *Noces de Mercure et de Philologie* de Martianus Capella est ici mise en avant. Le personnage de Philosophie apparaît comme un médiateur, permettant à l'œuvre de présenter une fusion originale du dialogue platonicien et du genre de l'apocalypse allégorique ; l'exposé pointe la cohérence de ce personnage, malgré sa plasticité apparente qui a surtout retenu l'attention des commentateurs (cf. P. Courcelle, 1980). Min-Jun Huh (« La théorie néoplatonicienne de la vertu et la *Consolation de Philosophie* ») se penche ensuite sur la notion de vertu telle qu'elle apparaît dans la *Consolation*, et relève les indices d'une influence de la théorie